

On vole

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 49

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'échéance des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les numéros de novembre et décembre 1904 seront adressés GRATUITEMENT à toute personne qui prendra un abonnement nouveau, de 12 mois, à dater du 1^{er} Janvier 1905.

Hirondelles d'hiver.

Vous vous rappelez sans doute ce que nous appelions jadis *hirondelles d'hiver*. Elles étaient moins joyeuses que celles du printemps, mais plus noires; elles ne sifflaient pas, mais criaient, annonçant à chacun leur utile présence par un refrain monotone : *ramenez-ci, ramenez-là, la cheminée du haut en bas*. Elles annonçaient aussi l'hiver.

Et tandis que le feu pétillait et flambe dans le poêle en catelles, tandis que le Jura se couvre de neige et que le ciel tout gris nous promet des giboulées, pour aujourd'hui ou demain, je pense aux « petits Savoyards » d'autrefois, qui venaient avec le maître procéder aux nettoyaages de nos cheminées. Leur arrivée, leur passage, car ils ne restaient pas longtemps, coïncidait avec la venue du « brisoleur ». Le marchand de châtaignes et le petit ramoneur vivaient en bonne intelligence. Souvent, ils étaient compatriotes, enfants des mêmes montagnes savoyennes ou piémontaises; ils parlaient la même langue et tendaient au même but : ramasser le plus rapidement possible, sou par sou, le pécule nécessaire à l'achat d'un lopin de terre, au *pays*. Ah ! le pays jouait un grand rôle dans ces existences simples et frustes. Pauvre pays, toutefois, qui ne peut suffire à nourrir ses habitants. Pourquoi sont-ce toujours les contrées les moins douces qui sont aimées avec le plus d'intensité et de persistance ?

La petite échoppe du brisoleur était souvent le lieu de ralliement des pauvres hirondelles d'hiver. Le dimanche, à peu près lavés, mais gardant encore sur leurs jolis visages une légère teinte fumée, ils venaient réchauffer leurs mains engourdies et gonflées par le froid et les engelures. Ils les tendaient en souriant vers la chaleur de la rôtissoire et babillaient sans trêve, heureux malgré leur misère, parlant des Alpes et des fêtes de là-haut, de la vieille mère, du père défunt, des frères et des sœurs, dispersés, eux aussi, aux quatre coins du monde, en quête du pain quotidien et de la fortune, peut-être. Ils citaient les émigrants revenus avec la bourse bien garnie, et qui, maintenant, comptaient au nombre des gros bonnets du village; ils racontaient des histoires extraordinaires de fortunes acquises et d'héritages mirifiques; ils se grisaient de ces aventures dorées et pensaient : « Pourquoi pas nous ? Pourquoi pas moi ? » Ah ! les délicieux châteaux en Savoie bâtis ainsi à la lueur rougeâtre de la « brisoleuse ».

Les uns debout, le nez à la hauteur du fourneau, sautant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; les autres accroupis, serrés le plus près possible de cette bonne et réjouissante

chaleur, ils formaient cercle. Parfois, s'il venait à passer une dame bien mise, le petit ramoneur courait à sa suite, tendant sa main noire, levant ses yeux brillants pour quêter à la fois du geste et du regard, tandis que chantait sa voix demanderesse : « Un petit sou, ma bonne dame ! »

Et, dans ce temps lointain, où demander le nécessaire à ceux qui ont le superflu ne constituait pas un crime anti-social, pour lequel un gendarme eût crié : « Route, dedans ! », le sou tombait dans la main du pauvre gosse, qui retournait, joyeux, prendre sa place près du feu et flâner à l'aise le parfum exquis des châtaignes cuites à point.

Combien ils étaient plus pittoresques, quoique moins comiques, que ces grands ramoneurs de Berne ou de Zurich, coiffés du ridicule *tuyau de poêle*, couvre-chef servant d'enseigne, et combien plus gais et plus chanteurs. Il est vrai que leur musique était obligatoire; les maîtres, les entrepreneurs, souvent aussi durs et cruels que les impresarii des pifferari joueurs de violon ou de harpe, exigeaient ces chansons du travail. Et, lorsque l'enfant, parvenu au sommet de la cheminée, apparaissait, noir de suie, entre ciel et terre, comme un diable sortant tout à coup d'une boîte brusquement ouverte, son cri triomphant faisait lever la tête aux passants de la rue... L'on souriait au petit bonhomme, on l'aimait. Seuls, sans doute, les bébés n'avaient pas pour ce pauvre gamin des sympathies bien vives.

— Voilà le ramoneur, disaient les mamans et les bonnes pour faire taire les récriminations et les larmes. Il vous prendra si vous n'êtes pas sages.

Menaces stupides qui faisaient germer dans les jeunes cerveaux des craintes absurdes, des imaginations insensées, et suscitaient en ces âmes peureuses une animadversion bien inutile. Le ramoneur était aussi détesté que la chauche-vieille ou l'ogre terrible du Petit-Poucet avec ses bottes de sept lieues et ses grandes dents.

Et, depuis lors, j'ai souvent pensé que ces pauvres mâchurés devaient souffrir de l'accueil peu amical des courtes culottes et des courtes jupes. Peut-être avaient-ils au pays quelque petit frère ou quelque petite sœur dont la pensée les hantait tout à coup, à la vue des bébés épouvantés, enfouis dans le tablier de la bonne ou derrière la robe de la mère. Et cette épouvante devait être douloureuse. Pourquoi les traiter en parias ? La suie qui noircit leur visage n'est pas plus déshonorante que la farine qui blanchit la figure du mitron. Cette suie, c'est le signe du labeur, du pénible labeur, accompli bien souvent au péril de sa vie et pour un salaire dérisoire. D'ailleurs, quelques-uns parvenaient à vaincre les appréhensions des bébés, et le bon sourire, découvrant, dans la face noire, une double rangée de dents superbes, obtenait parfois un « bonjour » timide et une menotte de main craintivement offerte. Alors, le ramoneur partait content, sa raclette à la ceinture, son boulet et ses cordes

sur le dos, son balai en main, sifflant dans l'escalier une marche joyeuse, le nez en l'air, les yeux vifs, heureux de vivre, insouciant de la misère et satisfait de la polenta et du pain noir qui l'attendaient au logis du patron.

Aujourd'hui, le modernisme a tué les petits ramoneurs de Savoie, comme il a fait disparaître leurs confrères, les montreurs de « marottes en vie », ou les joueurs de musette. Les ramoneurs à demeure ont remplacé les ramoneurs ambulants. Ce joli monde pittoresque appartient au passé; il va rejoindre les rémouleurs, les étameurs, les colporteurs, les écrivains publics, et tous ces gagne-petit que la concurrence et le chemin de fer ont réduits à la portion congrue, si congrue qu'elle ne suffit pas à apaiser leur faim.

Et c'est pourquoi, en ce jour d'hiver, où le feu brille et flambe dans le poêle en catelles, où le Jura se couvre de neige, où le ciel gris nous promet des giboulées, j'ai voulu rappeler, à ceux qui les connaissent, ces hirondelles hivernales dont l'espèce n'est plus.

LE PÈRE GRISE.

On vole. — On vole ici, on vole là, on vole partout, depuis quelque temps.

C'est un vrai cauchemar pour beaucoup de personnes, quine voient plus que des voleurs.

Et la police, elle-même, n'est pas exempte de cette hantise.

L'autre soir, sous prétexte qu'on apercevait un peu de lumière par les jours des volets et qu'on entendait un petit bruit à l'intérieur, ne faillit-elle pas arrêter, dans sa propre boutique, un honorable négociant qui s'était attardé à ses écritures.

Eh bien, la semaine dernière, une fermière des environs surprit, vers le soir, le domestique de son voisin qui lui volait deux lapins.

Elle s'avança résolument et faisant les cornes au voleur :

— Fiiii !... vaurien ! N'avez-vous pas honte de voler ainsi des lapins ? Et pi le père et la mère encore, quan y z'ont des petits .. Fiiii.

— Mais, ... madame, ... j'avais bien l'intention de les adopter, les p'tiots.

Pour faire bon ménage.

Un vieil avocat lausannois vit venir chez lui, il y a une vingtaine d'années, un jeune homme et une toute jeune personne, de bonne mine tous deux, mais d'une excessive timidité.

— Qu'est-ce qui vous amène, mademoiselle et monsieur ? leur demanda-t-il paternellement.

— Nous venons vous consulter, monsieur, pour un divorce, balbutia le jeune homme, tandis que sa compagne, les yeux rivés au plancher, demeurait muette.

— Le divorce d'un de vos parents ?

— Non, monsieur, le mien.

— Vous êtes marié !